

Vazken Andréassian

HAZARI

Vie et survie d'un village arménien après juin 1915



Entrée de Tchimichgazak

PROLOGUE

Au seuil du XXème siècle, un empire conquis par les armes, dominant une immense contrée fertile habitée par des peuples de différentes cultures, est à son tour vaincu par les armes, humilié, désorganisé. Ses dirigeants, les « Jeunes Turcs », choisissent la seule issue qu'ils voient pour se relever : la guerre.

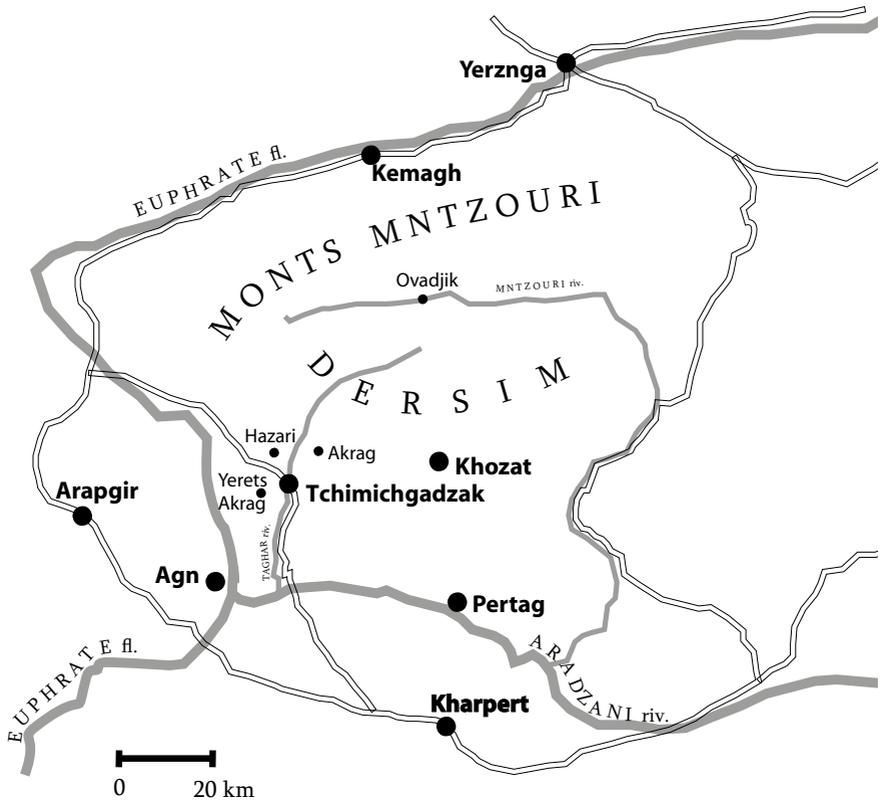
Comme d'autres nations, les Arméniens se trouvent sous le joug ottoman. Depuis déjà plusieurs années, sous la pression des puissances occidentales, la Turquie a promis des réformes. Plus que tout autre peuple, les Arméniens attendent une amélioration de leur statut et tremblent pour leur existence à l'annonce de la guerre.

En 1878, les accords de Berlin concernant les sujets chrétiens de l'empire Ottoman avaient prévu l'envoi de « Hauts Commissaires » issus d'états neutres, afin de surveiller l'application des réformes. Mais en 1914, à peine arrivés, ces observateurs impartiaux sont renvoyés avant d'avoir pris leurs fonctions.

A cette époque j'étais un garçon de douze ans, habitant Hazari, petit village composé de familles arméniennes, dans la région de Tchimichgadzak, une contrée montagneuse située entre les deux bras de l'Euphrate. Ma famille y vivait depuis toujours. Les gens de notre village cohabitaient en relativement bonne entente avec les tribus kurdes du Dersim qui descendaient régulièrement de leurs montagnes pour pratiquer des « prélèvements » en argent et en vivres sur la population arménienne. Ma famille avait même établi avec les membres d'une des tribus kurdes des relations d'amitié et de parrainage. Ainsi mon petit frère était le filleul, le Kirva¹ d'un Kurde du Dersim nommé Hassan.

Ce récit relate les événements de 1915 tels que j'en ai été le témoin et rapporte le sauvetage d'une partie de la population des villages arméniens par les Kurdes du Dersim.

1 Le mot *Kirva* désigne en général en kurde le *parrain*, mais il peut être également employé dans le sens de *filleul*.



Carte de la région de Tchimichgadzak



Le pont sur la rivière Thaghar, entre Tchimichgadzak et Hazari

L'EMPIRE OTTOMAN ENTRE EN GUERRE

Un jour de l'été 1914, alors que je viens porter leurs repas aux ouvriers qui fauchent notre grand champ de blé dans la vallée de la rivière Thaghar, je vois un muletier venir vers nous, suivi de ses deux grandes bêtes de somme. Je reconnais avec surprise mon grand-oncle. Sans prêter attention à nos questions, il nous déclare qu'il ne faut pas laisser le blé un jour de plus dans le champ². Il le fait donc immédiatement charger et transporter au village. Ce n'est que le soir, une fois les travaux d'engrangement terminés, qu'il nous annonce l'entrée en guerre de la Turquie au côté des Puissances Centrales.

² Après la fauche, le blé était lié en gerbes et stocké dans le champ avant d'être ramené au village pour être battu.

L'entrée en guerre est rapidement suivie de la mobilisation générale. La jeunesse arménienne de Turquie répond présent. Mais rapidement, des injustices apparaissent : les hommes arméniens trop âgés pour être incorporés dans l'armée sont réquisitionnés par l'intendance de l'armée turque : pareils à des bêtes de somme, ils assurent le transport des denrées, loin, très loin de leur lieu de résidence. Des bruits courent également que nos appelés ne reçoivent pas d'armes. Ces rumeurs se confirment petit à petit : les conscrits arméniens sont en fait dispersés, apparemment employés pour la réfection des routes. Leurs familles sont sans nouvelles d'eux.

Une rentrée des classes sous tension

En raison de la guerre, les établissements scolaires ouvrent, en cette année 1914, avec beaucoup de retard. Je rentre alors en dernière année de l'école de notre district (située au chef-lieu, Tchimichgadzak) dont le diplôme devra me permettre d'enseigner dans les écoles de villages. Les semaines passent. La guerre est omniprésente dans les esprits et les gendarmes se montrent de plus en plus arrogants, lorsqu'ils nous contrôlent dans nos allées et venues hebdomadaires entre la ville et Hazari.

Le printemps arrive sans apporter avec lui l'espoir habituel. Un matin, des fenêtres de notre classe, nous assistons à une fouille : les gendarmes turcs sont à la recherche d'armes dans les maisons arméniennes. Des coups de feu claquent. Par la suite, nous apprenons que dans tous les villages environnants les mêmes fouilles ont eu lieu ce jour-là. Trente et une personnes ont été arrêtées et incarcérées.

Inquiet, je me rends à la prison. Mon père, par chance, n'a pas été arrêté. J'apprends qu'au moment de l'arrivée des gendarmes, il se trouvait chez un cousin, en train de le raser. Laissant en place ustensiles et cuvette, les deux hommes ont réussi à fuir. Je retourne donc à la prison pour porter tabac, boissons et vivres aux prisonniers. Je reçois quelques gifles de la part des geôliers, car je leur parle en arménien.

A l'instar de mon père, un certain nombre d'autres personnes de mon village ont réussi à échapper aux arrestations et à trouver refuge chez les Kurdes. Ceux-ci leur accordent l'asile sans se faire prier. Une fois mis au courant de



Les élèves de l'école arménienne de Yerets Akrag en 1914

l'étendue des arrestations dans la région, les Kurdes décident de dépêcher deux représentants auprès des gendarmes demandant qu'on relâche immédiatement les « Hazarli », les habitants de Hazari. Quatre jours plus tard, nos villageois rentrent chez eux, libres.

Durant ces quatre jours, vécus dans une angoisse fébrile, je reste à l'écart des événements de la ville. Mais de bouche à oreille, des nouvelles inquiétantes circulent. On dit que des arrestations ont été opérées en masse : enseignants, prêtres, représentants du patriarcat de Constantinople, le curé de la ville... Mon beau-frère, instituteur, a également été arrêté.

Retour au village

Sans demander d'autorisation, je quitte alors l'école et rentre au village. Notre servante kurde, Zeyné et son fils Ali sont partis. Prévenus par mon père des

événements, ils ont rejoint leur tribu dans les montagnes du Dersim, car Ali, adolescent, pouvait d'un instant à l'autre être appréhendé comme déserteur.

Me voilà donc rentré à la maison familiale. Mon petit frère, le Kirva, marche déjà tout seul. Mon père est parti au Dersim, me dit-on, aux obsèques d'un chef religieux kurde. Ce Seïd³, grand défenseur de la cause arménienne, a été assassiné. On soupçonne les services secrets de l'état Ottoman, qui voyait d'un très mauvais oeil ce début de coopération entre Kurdes et Arméniens. Les habitants de Hazari ne cessent de commenter l'intervention kurde en faveur de notre village. Ils croient leurs vies plus assurées, tout en se demandant avec une sourde inquiétude ce que leur réserve l'avenir.

Cependant, les prisonniers des autres villages n'ont pas été libérés, de même que les hommes arrêtés à Tchimichgadzak, parmi lesquels se trouve le mari de ma soeur. Ils ont été envoyés en résidence surveillée dans les environs de Kharpert, chef lieu de la province. Ma mère attend le retour de mon père pour faire venir ma soeur sous notre toit, car le village où celle-ci habite n'est plus sûr.

Les élèves de l'école arménienne de Hazari



3 Nom donné par les kurdes du Dersim à leurs chefs religieux.

SOUS LA « PROTECTION » DES GENDARMES TURCS

Les gendarmes turcs s'installent

Comme souvent dans le passé, un groupe de gendarmes s'installe à Hazari, sous prétexte de nous « protéger » contre les raffles et pillages kurdes. Cette fois-ci les gendarmes se montrent plus nonchalants ; les Kurdes voisins ne seraient-ils plus redoutés ?

Mon oncle, récemment revenu des Etats Unis où il a travaillé plusieurs années, n'a pas rejoint l'armée. La présence des gendarmes dans notre village constitue donc pour lui un danger à chaque instant. Ma grand-mère ne cesse de pleurer, de tourner en rond dans la maison. Ce n'est plus l'angoisse silencieuse qui mine les mères de famille, les responsables de chaque maison. C'est au contraire l'attente fiévreuse d'un événement terrible, comme l'éclatement d'une bombe sous les pieds de chacun. « Que cela arrive vite et qu'on en finisse ! » crie ma grand-mère, en invoquant diables et saints, chaque fois que, devant nous, elle passe d'une pièce à l'autre. L'absence de mon père la rend très anxieuse.

Je la calme sans arrêt en lui répétant qu'au moins mon père, parti dans les montagnes à l'enterrement kurde, est hors de danger. Ma grand-mère ignore qu'en réalité, mon père poursuit une mission auprès des notables kurdes qui habitent à la périphérie des villages arméniens de la région et qui, apparemment, hésitent à nous venir en aide. Ainsi, je ne le reverrai pas avant le mois de juillet de cette année, après les ravages de l'ouragan dévastateur du 15 juin 1915.

Une intrusion nocturne

Dans la nuit du 12 au 13 juin, nous dormons à l'étage, ma mère, mon petit frère et moi, dans la vaste chambre qui donne sur la rue. Peu après minuit, on frappe à la porte principale. Je sursaute, cours à la fenêtre et demande, en turc : « Qui est là ? ». Ma mère, émergeant de son sommeil, me saisit par derrière à la hâte. Effrayée et mécontente, elle me fait signe de m'habiller en vitesse et de rejoindre mon oncle dans sa cachette, en passant par une lucarne étroite.

Elle met alors mon petit cousin - en pleurs - dans le lit que je viens de quitter. Et sans perdre une minute, alors que les coups à la porte redoublent de force, elle cache toute trace de ma présence : vêtements, souliers, livres. Enfin, elle s'habille elle-même.

A cet instant, la porte au rez-de-chaussée est enfoncée de dehors. Trois individus armés - non pas « nos » gendarmes, mais des inconnus - montent dans la chambre. Ma mère avance vers eux, mon frère Vartkès dans ses bras. « Nous demandons à voir le garçon qui nous a répondu en turc par la fenêtre ! » « Quel garçon ? » rétorque ma mère. « Vous faites erreur, c'était le petit enfant que voici ! » Elle désigne mon cousin. Elle est alors brutalement frappée, mais riposte sans se laisser impressionner.

On entend les cris, les plaintes, les hurlements du bébé jusque dans notre cachette. Le petit est arraché des bras de sa mère et violemment jeté à terre, juste devant les pieds de sa grand-mère qui, alertée par le bruit, vient d'accourir.

Ma mère est emmenée jusqu'à l'école du village, transformée en prison pour la circonstance. Là, un très jeune gendarme qui connaissait mon père et avait gardé de l'estime pour lui, intervient en sa faveur. Il affirme que le chef de famille de notre maison est effectivement absent et que ma mère est seule avec trois petits enfants. Ma mère est confiée à la surveillance de ce jeune homme qui la relâche dès que les autres sont occupés ailleurs.

Les gendarmes quittent le village

Vers le petit matin, tous les gendarmes lèvent le camp en hâte, emmenant avec eux leurs prisonniers, une cinquantaine de femmes avec leurs enfants et quelques vieillards. Ce départ précipité est organisé sans doute pour éviter la rencontre avec les Kurdes des environs. Ceux-ci peuvent, en effet, arriver d'un instant à l'autre pour procéder au pillage des maisons que leurs habitants ont été obligés de quitter. Sur tout le pourtour du Dersim, sur une profondeur de quinze kilomètres vers la « zone civilisée », le pillage des maisons arméniennes bien garnies est un butin non négligeable pour les pillards kurdes. Mais ce sera aussi, comme nous le verrons plus tard, un bienfait pour ceux des fugitifs arméniens qui réussiront à pénétrer en zone kurde.

Deux jours après la descente des gendarmes, mon oncle et moi sommes toujours enfermés dans notre cachette. Je reste serré contre la poitrine de mon oncle, comme au moment du supplice de ma pauvre mère.

La nuit venue, plusieurs coups résonnent contre le mur de notre cachette. Une voix nous demande de sortir. Un calme relatif règne dans les environs, c'est le moment de quitter la maison et de prendre la fuite vers la forêt ou vers d'autres abris plus sûrs. Nous nous retrouvons nombreux dans la vaste forêt d'Anzout, où nous passons la nuit. Au lever du soleil, je suis désigné, avec un camarade, pour approcher notre village et observer ce qui s'y passe. Mon oncle nous suit avec son revolver à six coups.

Tout paraît calme. Arrivés à proximité du village, nous grimpons sur un gigantesque noyer afin de pouvoir observer les alentours. A l'orée des jardins, une longue file d'ombres bouge, remue, avance dans notre direction. On entend des cris qui s'amplifient au fur et à mesure que les mouvements s'approchent : nous assistons à la fuite des villageois devant les pillards kurdes. Nous descendons de l'arbre et courons vers le village. Parmi les habitants qui viennent à notre rencontre, je reconnais ma grand-mère. Exténuée, celle-ci me jette dans les bras mon frère de deux ans avant de se jeter à terre. Ses lamentations me fendent le cœur.

LE PILLAGE DE HAZARI

Le pillage a commencé

Le pillage systématique, que nous appelons «talan» en arménien, est désormais commencé. Les Kurdes prennent leur temps. Rien ne presse, les représentants des autorités turques ont quitté le village avec leurs prisonniers arméniens. A leur façon, les Kurdes « interrogent » brutalement femmes et adolescents pour que ceux-ci dévoilent les endroits où sont cachés bijoux et argent. Ceux qui résistent aux fouilles sont pourchassés et sévèrement battus.

Ma mère a décidé de rester sur place dans l'espoir de voir arriver quelques-uns de nos amis kurdes, en particulier Hassan, le parrain de mon jeune frère. N'a-t-il pas juré à plusieurs reprises de voler à notre secours en cas de besoin ?

Elle ne gêne pas les pillleurs, fait plutôt mine de les encourager. Elle ne craint personne, toute notre richesse étant cousue dans sa ceinture.

Le village voisin se joint au pillage

Les fuyitifs que j'accompagne à présent font encore quelques kilomètres, puis s'arrêtent dans un pré, exténués. On n'entend plus que plaintes et sanglots. Soudain, venant du flanc opposé de la montagne, une horde d'individus se rue sur nous telle une avalanche. Ce sont les Chavaghtsis, habitants d'un village situé au nord du nôtre. D'apparence turque, ce sont en fait les descendants d'Arméniens convertis à l'islam deux siècles et demi plus tôt. Nous les connaissons bien, car ils viennent régulièrement chez nous, vendre produits laitiers, tapis et couvertures.

L'un d'eux m'est tout particulièrement familier. C'est un grand vieillard, à l'aspect patriarcal, auquel j'avais souvent offert, quand il venait dans notre maison, la traditionnelle tasse de café avec un verre d'eau fraîche. Je l'avais surnommé Abraham. Je me souviens qu'il me caressait, bienveillant, quand je jouais avec sa barbe majestueuse. Oui, c'est bien Kheder Agha que je reconnais parmi les attaquants.

La horde se précipite sur les femmes et les jeunes filles, les malmène pour découvrir où elles cachent leurs bijoux. Leurs vêtements en lambeaux, leurs enfants courant à leur suite, elles se sauvent, pleurant et criant dans leur affolement. Ma grand-mère, à terre, pleure silencieusement, mon petit frère et moi à ses côtés. Soudain, dans ce tumulte qui nous entoure, j'aperçois « Abraham » tout près de nous. « Ana⁴, regarde ! Je vois Kheder Agha ! » D'un bond, grand-mère est debout, regarde autour d'elle, puis avance d'un air résolu vers le puissant barbu. Elle le saisit par un pan de son manteau : « Tu n'as pas honte, Kheder Agha ? Tu n'as donc pas toi-même une mère, un père, une femme, des enfants ? Serais-tu une créature de Satan au lieu d'être un homme comme je le croyais ? Sois maudit ! Sois maudit ! »

Abasourdi, Kheder Agha baisse son regard sur le petit bout de vieille femme qui se dresse devant lui. Il semble hésiter quelques instants, puis brandit son bâton au-dessus de sa tête et se tourne vers ses compères : « En arrière, chena-

⁴ Ana : grand mère dans le dialecte arménien du Dersim.

pans, on retourne chez nous ! » Il monte sur sa mule et prend la direction de la montagne.

Interloqués, les autres le suivent. Ce jour-là, il semble bien que les Chavaghtsis aient renoncé au « talan » Pas pour toujours, bien sûr, il y a bien d'autres villages à piller...

Je tombe à genoux devant ma grand-mère et l'embrasse tendrement. Les autres femmes approchent, ordonnant à leurs enfants de baiser sa robe. Je suis ému, triste et heureux à la fois, fier de mon Ana. Cette journée reste incrustée dans ma mémoire.

Il faut fuir

Que faire, où aller maintenant ? Il faut en tout cas que les enfants mangent ! Notre faim nous pousse donc à retourner au village. D'autant plus que les greniers ne sont sûrement pas encore vidés, les pillards cherchant d'abord les objets précieux.

Au village, les hommes, venus rejoindre leurs familles, se concertent et décident le départ de tous. Chacun doit suivre, à ses risques et péril, les pillards kurdes qui repartent à présent chez eux vers le Dersim avec leur butin. Il faut faire vite, tant qu'il est encore temps, tant que les Turcs des environs hésitent à se frotter aux montagnards kurdes qu'ils savent toujours sur place.

De son côté, ma grand-mère est restée à l'emplacement de l'attaque des Chavaghtsis, avec mes cousins et une vingtaine d'autres personnes. Se sachant incapable d'endurer cette longue et épuisante marche vers le Dersim, elle m'ordonne de suivre mon oncle et les hommes du village sans oublier de prévenir ma mère. Elle a retrouvé son calme, affirmant qu'elle ne court aucun danger. Elle est persuadée que Hassan, le parrain de mon petit frère, ne tardera pas à venir à notre recherche.

L'aventure me séduit, quelle joie de monter dans la montagne avec les autres ! L'optimisme de ma grand-mère est communicatif. Oui, je vais partir !

Au village, les hommes, accompagnés pour certains de leur femme et de leurs jeunes enfants, commencent à se diriger vers le torrent, qui coule tout au fond du ravin, rapide et glacé. Il faut descendre le flanc du ravin, puis traverser la rivière.

Déplacement difficile, voire dangereux, d'autant plus qu'un groupe important peut être aisément repéré par les Turcs... Après mûre réflexion, mon oncle et son cousin décident que seuls les bons marcheurs doivent partir. Ils conduiront ce groupe au Dersim et, aussitôt arrivés en territoire kurde, retourneront pour ramener les autres villageois en lieu sûr. A l'idée de cette séparation, ma jeune tante, qui tient ma cousine dans ses bras, éclate en sanglots, mais finit par s'incliner devant la décision des hommes. L'opération ne devra pas durer plus de cinq heures si tout se passe comme prévu.

Nous nous mettons donc en route. Après une longue et harassante marche, nous faisons halte dans la nuit. Où sommes-nous ? Sans avoir la force de poser ma question, je m'endors.

SUR LES ROUTES

Une halte provisoire

En me réveillant, je découvre que nous sommes à Akrag, un village kurde. Mon oncle a disparu sans me laisser le moindre mot d'explication. Autour de moi, sur les toits plats des maisons et dans les rues, se pressent de nombreux réfugiés, le visage soucieux. Tous, comme nous, ont quitté leurs maisons à la hâte.

Akrag, est un village mixte, peuplé de Kurdes et d'Arméniens, mais qui a conservé son nom arménien, qui signifie « ferme, exploitation agricole ». Le village appartient, avec ses environs, à Diab Agha, un seigneur kurde. La population du bourg est composée de cinq familles arméniennes et de dix familles kurdes, toutes au service de Diab Agha. Habitations et champs se situent sur un plateau fertile.

Akrag est en effervescence. On dit que les Turcs se sont lancés à notre poursuite et qu'ils seront bientôt ici, afin de nous capturer. Diab Agha ne pourra leur opposer de résistance, tous ses hommes étant partis au pillage des environs. Il faut donc fuir à nouveau.

Mon petit cousin Bédros, lui aussi abandonné par mon oncle, s'accroche à moi. Il me supplie de me dépêcher, me tire de toutes ses forces par la manche. Je n'ai pas peur, mais depuis deux jours mes pensées sont comme figées. J'ai

quelques difficultés à comprendre ce qui se passe autour de moi en ce moment, ce qu'il convient de faire. Pourquoi ce brouhaha, cette agitation ? Nous suivons les autres qui s'enfuient. Le bourg s'est déjà vidé. Quelques Kurdes, l'air inquiets, nous poussent hors du village, vers le nord, comme on pousse un troupeau de bétail. A l'un d'eux je demande la route pour Bosan. « C'est tout droit ! » me dit-il d'un ton revêche.

Seuls sur la route

Devant nous, un immense plateau descend en pente régulière vers la rivière. La route menant à Bosan est parfaitement visible. Elle semble vide. Dans leur fuite précipitée, les Arméniens ont déjà disparu dans les gorges de la rivière, un ou deux kilomètres en contrebas de la route. Bédros me tire par la main ; lui aussi veut suivre les fuyards en direction de la rivière, mais j'hésite. J'ai peur de me lancer dans l'inconnu. Le petit aura faim, froid. Et moi aussi.

« Ecoute, Bédos⁵, nous allons suivre la route. On va courir, personne ne nous veut du mal ici. On ira chez le protecteur de notre grand-mère, Hussein Agha. »

« C'est quoi, un protecteur, Vazken ? »

« Tu sais que notre famille s'est liée d'amitié avec la famille de Diab Agha. Son fils Hassan est même devenu le parrain de Vartkès. Ce sont des amis. Mon père et Hassan vont à la chasse ensemble. Mais il y a d'autres Agha, d'autres chefs kurdes, à qui, depuis des années, nous payons régulièrement un tribut : du blé, des laitages, de la viande... En retour, ils ont fait la promesse de nous protéger en cas de besoin. Hussein Agha protège notre grand-mère. Tu comprends ? » Tout ragaillard, Bédros me déclare qu'il a faim.

« Ne t'inquiète pas, on arrivera bientôt à Bosan, et là, les Kurdes nous donneront du tan⁶ à boire. »

Quelques kilomètres plus loin pourtant, l'enthousiasme du petit fléchit : « Pourquoi les oncles nous ont-ils abandonnés ? Tu ne me quitteras pas, n'est-ce pas, Vazken ? Cette nuit je coucherai à côté de toi ! »

5 Bédos : diminutif de Bédros.

6 Tan : boisson rafraîchissante traditionnelle faite de yoghourt et d'eau.

Une rencontre providentielle

Sur la route, loin devant nous, dans un tournant, une ombre bouge. Nous nous arrêtons, j'interroge Bédó. Comme moi, il a l'impression qu'il s'agirait plutôt d'une femme. Elle porte un bâton sur son épaule, quelque chose comme un paquet y est accroché. Que faire ? Nous emplissons nos poches de cailloux ramassés sur le bas côté de la route et continuons notre chemin. Effectivement, c'est une femme. Et personne d'autre à l'horizon. Nous ne sommes donc pas poursuivis.

Je rassure mon cousin : « Allons, Bédó, c'est une honte d'avoir peur d'une femme. On va l'interroger sur Bosan. Et si elle n'a pas d'arme, nous sommes deux contre une. »

La femme nous a aperçus aussi. Elle s'arrête parfois, tourne la tête pour nous regarder, puis repart d'un pas rapide. Nous voilà arrivés à cent mètres, puis à cinquante mètres d'elle. A nouveau elle se retourne. Soudain, elle jette son bâton loin d'elle et, les bras tendus, nous appelle par nos noms. Aussi incroyable que cela paraisse, devant nous se tient Zeyné, notre nourrice et servante kurde, qui, quelques mois plus tôt, avait été obligée de fuir notre village pour se réfugier en territoire kurde. Nous nous jetons dans ses bras, rires et pleurs se mêlent. « Nous sommes sauvés » sanglote Bédó, en larmes.

Assis sur le bord de la route, nous nous regardons, émerveillés.

« Zeyné, tu es notre bonne fée. Est-ce que tu te rappelles toujours les contes de ma mère ? »

« Mais oui, mon chéri, je me souviens. On se réunissait dans ta chambre pour les écouter. Nous étions toujours une douzaine, ta soeur, tes cousins, Bédó et mon Ali qui, à peine fini le récit, nous distribuait de bonnes tartines de beurre et de miel. »

« Et j'étais toujours appuyé sur ta poitrine pour qu'on ne me voit pas pleurer pendant les contes. Ah qu'elles étaient bonnes les tartines d'Ali, j'en ai envie maintenant ! »

« Eh bien, dépêchons-nous d'arriver chez moi, on n'est plus très loin ! » dit Zeyné, la fée. « Vous devez avoir faim ! »

Nous approchons des premières habitations de Bosan. Le chien de Hussein Agha, un énorme molosse, vient au devant de nous avec son « orchestre » au grand complet. C'est ainsi que nous appelons la meute des petits chiens qui, jappant et courant, accompagnent toujours les grands chiens de berger dans

leurs déplacements. Nous entrons chez Zeyné. Sa maison se compose d'une seule grande pièce, divisée en deux. Une partie pour les trois chèvres et l'unique vache, l'autre pour les humains. C'est mon père qui avait aidé Zeyné et son mari à construire cette maison. Le fils de Zeyné, Ali, est absent. Il participe probablement au pillage. Pauvre Ali, lui qui n'a aucun moyen de transport, que pourra-t-il emporter sur son dos, et de si loin ! Zeyné, devant la maison, prépare notre dîner. Affamés, nous nous jetons sur le plat de blé encore fumant. Ah, Zeyné connaît nos goûts ! C'est délicieux ! A la fin du repas, elle me désigne le lit d'Ali qui sera ma couchette. Bédou dormira à côté d'elle. Exténué, je tombe dans un sommeil profond, sans rêves. Je n'ai plus peur. Un ange veille sur nous.

Le lendemain matin, j'embrasse Zeyné et lui fais part de mon désir d'aller saluer notre protecteur Hussein Agha. Je le connais bien, l'ayant souvent vu dans notre maison. C'est un des chefs de la tribu Hodja Ouchaghie.

« Si tu trouves que vous n'êtes pas bien chez moi, je te conseille plutôt d'aller chez Mehmed Agha, à Keuzérak, dit Zeyné. Ton père et lui sont très proches, ils ont prononcé le serment de fraternité en mêlant leur sang. Je le sais. Et la femme de Mehmed Agha est très bonne. Un vrai ange ! »

Depuis longtemps membre de notre famille, Zeyné a eu de multiples occasions de connaître et d'apprécier les amis de mon père.

Hôtes de Mehmed Agha

Une voisine nous conduit donc au hameau de Keuzérak, distant de quelques kilomètres, caché derrière une colline. La région est charmante. Par malchance, Mehmed Agha aussi est absent. La voisine se présente aux femmes de la maison et explique qui nous sommes. A peine a-t-elle fini sa phrase que les enfants de la maison, suivis de leur mère, se précipitent, nous embrassent comme si nous étions leurs frères, nous cajolent, nous questionnent. Ahuri, Bédou ne cesse de m'interroger des yeux. Ils nous connaissent donc ? Nous passerons plus d'un mois chez eux, nourris et protégés comme si nous étions vraiment les enfants de cette famille. Par la suite, je retournerai plusieurs fois à Keuzérak. J'y suis chaque fois accueilli comme le meilleur ami de la maison.

Quelques frayeurs ponctuent cependant notre séjour chez Mehmed Agha. Un jour, les chiens annoncent l'arrivée d'étrangers à la ferme. On les aperçoit

de loin : il s'agit d'hommes armés, à cheval. Un fusil à la main, la Khatoun (c'est ainsi qu'on appelle les maîtresses de maison dans les familles importantes) se précipite sur le balcon et tire trois coups en l'air, suivis de trois autres. Accroupis au balcon, mais invisibles du dehors, Bédros et moi contemplons la scène.

Les arrivants se retrouvent encerclés par les chiens qui les tiennent sous la menace de leurs crocs. Venant de la ferme, un homme âgé se dirige dans leur direction. Arrivé dans le pré, il s'arrête sous un arbre, fait signe aux cavaliers de s'arrêter aussi. « Il n'y a rien pour vous ici, dans le chenlik⁷, il n'y a que des femmes ! »

De toute évidence, ce sont des Turcs venus chercher des fuyards arméniens. Dès les premiers coups de feu, ils s'étaient d'ailleurs arrêtés et regroupés. Les chiens les tiennent sous bonne garde, mais n'aboient plus. Bédros se colle contre moi, il tremble de tous ses membres.

Dans le Dersim, il est impossible d'évaluer les distances, les heures, ni de prévoir ce qui peut surgir d'un instant à l'autre, homme ou bête. Nous observons, sans bien comprendre, la scène.

« Metercé, metercé ! » N'ayez pas peur ! nous rassure le fils aîné qui sort de la maison lui aussi. Immobiles, nous retenons notre respiration. En bas, sous notre balcon, passe un homme habillé de noir sur un cheval blanc. C'est un Seïd, sans aucun doute. Alerté par les coups de feu, ou prévenu par un habitant du hameau, le saint homme fonce vers l'arbre afin de saluer ces inquiétants cavaliers.

Civilités terminées, il dépêche un des garçons qui observent la scène vers la Khatoun pour l'informer que les Turcs, « de passage », sont venus rendre une visite amicale au bourg de Keuzéрак. Sur la proposition du Seïd, les gendarmes acceptent une petite collation qui leur est servie sous l'arbre.

Après le départ de ces messieurs, la Khatoun voisine, qui s'exprime bien en turc, nous commente l'aventure. En se tournant vers moi, elle prononce, elle aussi, le mot magique en kurde, le mot du jour : « Metercé ! » N'ayez pas peur !

Mon « oncle » Mehmed rentre. Il prend mon visage entre ses deux mains et me dit sa vive satisfaction de nous avoir chez lui. Il apporte de bonnes nouvelles : mon père, ayant échappé à plusieurs situations périlleuses, se trouve maintenant chez le frère de Mehmed, Béco Agha.

7 Chenlik : résidence fortifiée des seigneurs kurdes

Mehmed me décrit la scène de l'arrivée de mon père chez Béco. « Ce jour-là, la maison de Béco Agha était remplie de gendarmes turcs, qui, soupçonneux, s'éternisent sur place. Au moment où ton père arrive aux abords de la ferme, la Khatoun vient justement de leur proposer une collation et quitte la maison pour aller à sa cuisine. En traversant la cour, elle aperçoit, tout près, ton père qui arrive. Sans explication aucune, elle court vers lui, le saisit par ses habits, le pousse vigoureusement dans l'écurie et ferme le loquet. Ton père, mon petit, n'a rien compris. Sur le moment, il pensait qu'il n'était plus l'ami de la famille... »

Mehmed me dit aussi qu'il est passé par Akrag et y a vu ma mère et ses proches en sécurité chez notre parrain, notre Kirva.

« Mais toi, me dit-il, toi et ton petit cousin, vous pouvez rester chez moi tant que tu le désires. »

LA FAMILLE RÉUNIE

La famille réunie à Akrag

Quelques semaines plus tard, nous partons rejoindre mes parents à Akrag. En passant par Bosan, nous ne retrouvons aucun de nos anciens amis. Zeyné et Ali sont absents, Hussein Agha aussi. Mais la Khatoun nous confie cinq kilos de blé à chacun et nous charge de les transmettre à ma grand-mère. « Dites à Sarah Khatoun que je suis affligée de sa détresse et de tout ce qu'elle est obligée d'endurer. »

Surpris d'entendre une femme kurde parler en arménien, Bédros s'émerveille une fois de plus : « Dis-moi, Vazken, quand et comment as-tu fait la connaissance de tous ces gens ? »

De Bosan à Akrag, le plateau est vide. Nous ne rencontrons que quelques habitations clairsemées, regroupées autour d'une immense tente, celle de l'Agha Idara, ami de Diab Agha.

Nous voici à Akrag. Le bourg fourmille une fois de plus de réfugiés, mais ce ne sont plus les mêmes qu'un mois auparavant. Je cherche mes parents... Quelqu'un nous conseille de monter sur le toit du bâtiment qui borde la place,

derrière la fontaine. En effet, du haut du toit nous apercevons les nôtres, mêlés à la foule.

Mon père nous embrasse comme si de rien n'était. Depuis quelques jours déjà, il avait eu de nos nouvelles et nous savait en sécurité. A l'intérieur du grand bâtiment, qui est, en fait, l'écurie principale du bourg, j'aperçois, ô bonheur, ma soeur. Fou de joie je me précipite vers elle. C'est miraculeux de la retrouver saine et sauve !

Adossée à la cheminée centrale, voici une autre personne que nous connaissons bien : le grand-père de Bédros. Le visage figé, il évite le regard du petit. La mère, la soeur, les frères de Bédros ont tous été déportés.

Mon petit cousin se retourne vers moi, en larmes. Je le console comme je peux, le laissant pleurer contre moi. « Pourquoi avons nous quitté Keuzérak ? C'est de ta faute ! » sanglote-t-il. Depuis cet instant-là, et jusqu'à sa mort qui surviendra trente ans plus tard, à Paris, Bédros refusera toujours de me quitter.

Récits de sauvetages

Après avoir retrouvé les miens, ma première réaction est de les interroger sur les péripéties de leur sauvetage, en particulier celui de ma soeur. Voilà donc ce que j'apprends :

Dans la nuit du 16 au 17 juin, au moment où moi-même je m'endors, dans une ruelle d'Akrag, notre parrain Hassan Agha, alerté par l'arrivée de cette impressionnante foule de réfugiés arméniens, se met en route pour porter secours à la famille de son filleul. Hassan est à cheval, accompagné de deux de ses paysans montés sur leurs mulets. Les trois hommes sont armés.

Méconnaissable, notre village Hazari fourmille de pilleurs kurdes occupés à retourner les maisons de fond en comble, indifférents à ce qui se passe autour d'eux. Dans notre maison, ma mère, peu rassurée, fait les cent pas et continue à guetter aux portes et aux fenêtres. Quand le Parrain arrivera-t-il ? Enfin, elle aperçoit Hassan. Elle se précipite au devant de son cheval et s'exclame : « Je vous attendais, Kirva ! »

« Où sont les autres ? » questionne Hassan. « Pressons, il faut les retrouver tout de suite ! » Et il présente à ma mère ses accompagnateurs avec leurs mulets.

« Mais, la maison est déjà pillée de la cave au grenier, mon Kirva. Rien de ce qui reste n'a de valeur ! » Hassan éclate de rire. « Ah, tu supposes que nous

sommes venus pour le talan ? Rassure-toi, va chercher tes enfants et ne pleure plus ! »

Il faut une bonne heure à ma mère et à l'un des Kurdes pour réunir tous les membres de la famille. On parvient par miracle à retrouver ma tante qui, affolée, errait sur la route du Dersim depuis la veille.

Au moment même du départ des miens, d'autres habitants du village s'approchent, supplient Hassan de les sauver, de les emmener avec lui en territoire kurde.

« J'espère que nous ne ferons pas de mauvaises rencontres », est la seule réponse de Hassan. Et ils partent tous. Heureusement, ils ne croiseront que des pillards qui, voyant la protection armée du groupe, ne cherchent pas à les fouiller.

A mi-chemin, ma mère pousse une exclamation d'effroi. « Ma fille, ma fille ! » « Sois tranquille, Kirva Khatoun, » la rassure gravement Hassan, comme s'il avait prévu cette réaction soudaine. « Elle sera chez moi bien avant nous. »

Ma mère, sceptique, n'ose pas y croire et se ronge d'inquiétude jusqu'à son arrivée à Akrag.

En effet, le sauvetage de ma soeur Vartanouche ne se présentait pas sous les meilleurs auspices. Comme je l'ai dit auparavant, elle habitait avec sa belle-famille un village loin du nôtre, de l'autre côté du chef-lieu du district. Son mari - mon instituteur - avait été arrêté et son village, Yeréts Akrag, se trouvait en pleine zone turque. Les montagnards kurdes n'y passaient qu'obligés et contraints. Hassan avait donc chargé son frère, le beau Véli, de récupérer ma soeur dans la maison de ses beaux-parents. Véli doit s'y rendre accompagné de deux autres Kurdes. Tous trois sont armés, et montent des chevaux rapides.

« Et si Vartanouche n'y est plus, si les Turcs l'ont déjà emmenée en déportation ? »

« Si c'est le cas, vous suivrez la caravane et vous négocierez avec les gardiens pour qu'ils vous la livrent. Et sans coup de feu, s'il te plaît ! »

Par chance, Véli trouve ma soeur et sa belle-famille barricadés dans leur maison. Ils partent tous ensemble à travers le territoire turc, mais se font arrêter par les gendarmes au premier croisement de routes.

« C'est ma fiancée, leur lance joyeusement Véli. C'est aujourd'hui que j'ai décidé de l'enlever, je l'emmène chez moi pour l'épouser. »

« Et les autres qui sont avec toi ? »

« Ils viennent pour la noce. Je vais les héberger chez moi. »

A deux reprises, cette manoeuvre réussit. Vartanouche et les siens arriveront sains et saufs à Akrag.

Le sauvetage de mon père a des aspects tout aussi romanesques. Comme Mehmed Agha me l'avait déjà raconté, mon père se trouve enfermé dans l'étable de Béco Agha pendant que, dans la salle à côté, on abreuve les gendarmes turcs de raki. La ferme de Béco cache à ce moment-là d'autres Arméniens, dont une famille de Hazari. Celle-ci informe mon père des événements des derniers jours et le rassure sur le sort des siens : sa famille a pu être sauvée in extremis par Hassan Agha.

Après le départ des gendarmes, mon père décide de reprendre la route. Béco essaie en vain de le retenir : « Reste encore quelques jours, Alexan, je te ferai accompagner quand mes fils et mes serviteurs seront revenus du talan. » Mais mon père sait ce que représente la « déesse Fortune » pour ses amis kurdes et part, sans les attendre, en direction d'Akrag.

Sur la route, à environ un kilomètre de la ferme de Béco, il se trouve soudainement entouré par un groupe de pillards kurdes qu'il ne connaît pas. Minutieusement, ceux-ci le fouillent et, ne trouvant ni argent ni bijoux sur lui, deviennent méfiants et agressifs. « D'où viens-tu ? Montre-nous ta cachette ! »

Mon père proteste : « Je n'ai pas de cachette. Et nous avons déjà été pillés ! »

« Alors, indique-nous les cachettes de tes voisins ! »

« Je ne les connais pas, je vous l'assure ! »

« S'il en est ainsi, nous te livrerons aux Turcs ! »

Entourant mon père de tous les côtés, le poussant violemment en avant, les pillards se mettent en route en direction du chef-lieu de district, tout proche. Un des Kurdes pourtant reste un peu en retrait, dévisageant mon père comme si celui-ci ne lui était pas inconnu. Soucieux et silencieux, mon père avance parmi ses gardiens. Les voilà arrivés à la périphérie de Tchimichgadzak. Le groupe s'arrête, et une querelle éclate sur la meilleure façon de livrer cet Arménien récalcitrant aux autorités.

A cet instant, le Kurde resté en retrait prend position derrière un arbre et pointe son fusil vers les autres :

« Lâchez l'Arménien ! Ou je vous tire dessus ! »

« Tu es fou ? Qu'est ce qui te prend ? Il faut livrer notre captif aux Turcs ! On aura sûrement une récompense ! »

« Non, je le connais. Je sais que c'est un ami de notre cause. J'ai entendu parler de lui. Il était à l'enterrement du Seïd que les Turcs ont assassiné. »

C'est ainsi que mon père eut la vie sauve entre Tchimichgadzak et Akrag.

Une vie de réfugié

Notre écurie - ou notre caserne - à Akrag est bondée. Mon père y aménage une sorte de dortoir supplémentaire, en hauteur, pour les vingt-quatre membres de notre famille. On accède à cette « mezzanine » par une échelle mobile. Tout en haut dort ma soeur avec sa belle-famille : six personnes. Ensuite Bédros, son oncle et son grand-père : trois. Juste en-dessous : ma grand-mère, ses deux fils et les familles de ceux-ci. Cela fait quinze au total. Les neufs autres dorment au niveau du sol.

Tout ce monde campe là, l'estomac tourné vers la générosité de Hassan, le fils aîné du chef de la tribu. Nous vivons tous grâce à lui, nourris et logés pendant des semaines, des mois. C'est le don de notre Kirva à son filleul et à la famille de celui-ci. C'est le don de tous les autres chefs kurdes à leurs protégés.

La distribution de nourriture est faite « au forfait » : notre protecteur fixe le nombre de sacs de blé qu'il nous destine chaque mois. A nous de nous débrouiller pour trouver des « suppléments » dans les prés, les bois, et chez les Kurdes des alentours qui se sont enrichis grâce au pillage des maisons arméniennes de la région. En effet, cette manne tombée du ciel sur les montagnards kurdes rejaillit finalement sur les mains tendues des réfugiés arméniens.

Sans retrouver le bonheur de mon séjour à Keuzérak, je ne suis pas malheureux à Akrag. Les garçons kurdes de mon âge sont de bons camarades, on m'invite dans les tentes de transhumance, j'assiste aux exercices de tir des grands. Je vis dans la maison commune des réfugiés, mais j'ai libre accès, avec Vartkès, au « Khonakh », à la maison du chef, et à la table de la Khatoun. Souvent d'ailleurs, lorsque ma grand-mère distribue les parts de nourriture à toute sa famille, elle me conseille, voyant ma déception devant la taille insuffisante du morceau de pain qu'elle m'attribue, de prendre mon petit frère et d'aller « manger chez Khatoun ».

Le ravitaillement d'un groupe de vingt-quatre personnes (pour ne parler que de notre famille) devient rapidement un casse-tête, même durant la belle saison. Malgré l'aide constante du Kirva, nous sommes obligés de recourir à la cueillette et au braconnage. Chacun doit contribuer à la survie de tous. Mon rôle, à moi, est d'aller chercher du bois. Pour ne pas mécontenter les habitants

d'Akrag, il est préférable d'aller ramasser le bois à des endroits très éloignés du village. C'est épuisant, jusqu'au jour où un Kurde me propose son âne. Tout content, je vais jusqu'à une grande forêt qui se trouve à plusieurs kilomètres de distance, je ramène un bon chargement de morceaux et de branches sur le dos de la brave bête, et je partage ma charge en parties égales avec le propriétaire de l'âne. Nous avons trouvé là un arrangement qui satisfera tout le monde pendant des semaines.

Durant mes multiples aller-retour à la recherche du bois, perché sur ma monture, je suis l'objet des plaisanteries affectueuses de tout mon entourage, en particulier de ma soeur, pourtant si silencieuse et si triste depuis qu'elle a appris la mort atroce de son mari. Celui-ci a été brûlé vif avec d'autres Arméniens détenus par les Turcs. La voir heureuse, l'entendre rire quand l'âne m'échappe sur le chemin du retour et se présente, avec son chargement, mais sans moi, devant la maison des réfugiés, me fait chaud au coeur.

L'hiver arrive

En cette fin de l'été 1915, notre situation se résume de la façon suivante : leurs portes grandes ouvertes aux fugitifs, les chefs kurdes des montagnes du Dersim, malgré leur rudesse, leur sauvagerie, ont finalement assuré la sécurité des Arméniens ainsi que l'honneur de leurs femmes et de leurs filles.

Mais avec l'arrivée de l'hiver 1915-1916, la situation des réfugiés arméniens, arrivés au Dersim avec le strict nécessaire sur le dos, devient extrêmement difficile. Il faut maintenant abandonner les gîtes provisoires : si durant toute la saison chaude un grand nombre de réfugiés ont pu vivre et dormir dans les prés ou sur les toits des habitations kurdes (ce que les propriétaires toléraient assez volontiers), la nature, de plus en plus inhospitalière, force maintenant tout le monde à trouver un abri en dur, aussi petit soit-il. La faim se fait plus durement sentir. Les occupants de « l'écurie commune » se sentent privilégiés par rapport aux autres réfugiés qui errent dehors à la recherche d'un peu de chaleur.



*Der Hovhannès, curé du village Hazari,
entouré de ses enfants et petits enfants (1914).*

La fièvre typhoïde fait des ravages

Isolés par la neige, toujours abondante dans cette contrée montagneuse, nous sortons pourtant presque indemnes de ce premier hiver, malgré quelques maladies et une épidémie de fièvre typhoïde. Le frère de mon grand-père y succombe, ainsi que Der Hovhannès, le vieux Derder⁸ (curé) de notre village. Ils sont enterrés dans les ruines d'un ancien cimetière arménien à Khatchéli - ce nom signifie Croix levée - entourés de tous nos villageois réfugiés au Der-sim. C'est le fils aîné de notre curé qui conduit la cérémonie religieuse de ces obsèques, aidé par moi et un autre garçon de mon âge pour réciter les textes et chanter les cantiques.

⁸ Derder : terme désignant un prêtre marié dans l'Eglise arménienne.

Miraculeusement, mon père, très atteint par la fièvre, survit. Ma mère aussi, mais elle manque de perdre la raison. C'est une période de grande inquiétude pour nous tous.

L'oncle Aram veut se convertir

Les premiers jours de printemps ne dissipent pas l'angoisse qui nous étreint en permanence. Aucun espoir ne se présente pour le proche avenir. Au fur et à mesure des arrivées d'autres réfugiés, notamment de la région de Kharpert, chef-lieu de la province, nous nous rendons compte que la situation des Arméniens s'aggrave encore. Le désespoir des arrivants, les récits des atrocités qu'ils décrivent nous alarment.

La tourmente pousse certains des réfugiés - très peu nombreux, il est vrai - à envisager des solutions de faiblesse. Croyant que l'abjuration de leur religion pourrait améliorer leur sort, ils prennent la décision de se convertir à l'islam avec leur famille. Quel choix difficile pour ces Arméniens ! La liberté dans la misère, le salut - éventuel - dans l'humiliation.

L'oncle Aram, un instituteur érudit, qui parle parfaitement la langue turque littéraire, est dans ce cas. Descendu des hauteurs du Dersim où il avait vécu caché pendant des semaines, il se présente au lit de mon père, encore malade à ce moment-là, pour se confesser, se justifier. Pour demander conseil, aussi.

Cette entrevue se fait en notre absence - mon père ayant fait sortir tous les nôtres en nous intimant de ne pas nous éloigner - mais ma grand-mère y assiste.

Aram est désespéré : « Je n'ai plus d'endroit où me cacher. Dois-je me convertir pour sauver ma peau ? Que faire, Alexan, dis-moi que faire ? » Mon père se redresse dans son lit, mais reste muet, le visage triste, comme s'il se sentait peu qualifié pour donner son avis dans une affaire si délicate, si grave.

« Je te supplie de me confier au Seïd de ce village, qu'il m'accompagne jusqu'en ville, jusqu'à la porte de la mosquée. Je ne sais que faire. Aide-moi, Alexan ! »

« Il faut attendre la mort, Aram, comme moi ! »

Sitôt ces mots prononcés, mon père les regrette. Il demande à Ana de m'appeler et me charge d'aller chercher notre Kirva.

Par bonheur, je trouve Hassan chez lui en train de jouer au poker avec son frère et un ami - son frère de sang - Ali Fontaine. Hassan me suit. Il écoute patiemment le récit émouvant d'Aram, il contemple ma grand-mère en pleurs qui le supplie de nous aider une fois de plus.

« Ne pleure pas, Sarah Khatoun. Empêchez Aram de se rendre aux Turcs, il peut rester à Akrag pour l'instant, je trouverai une solution d'ici demain. »

Après le départ de Hassan nous nous sentons soulagés comme cela nous est rarement arrivé dans notre vie. « C'est un vrai Agha, s'exclame ma grand-mère, bénie soit la mère qui l'a fait naître ! »

Aujourd'hui, en 1995, alors que j'écris ces lignes, je vois Hassan devant moi comme si nous nous étions séparés hier. Je n'ai jamais oublié ce qu'il a fait pour nous tous.

Mais notre bienfaiteur connaîtra une fin de vie tragique, peu de temps après notre départ du Dersim. Dans une dispute sanglante entre les tribus Ferhat Ouchaghie et Hodja Ouchaghie, Ali Fontaine est tué. En accomplissant son devoir - ne jamais laisser le corps d'un frère de sang à la merci des ennemis - Hassan se précipite dans le camp adverse pour récupérer la dépouille de son ami. Il perdra la vie, lui aussi, ce jour-là.

Quant à Aram, il ne sera pas obligé de se convertir. Il restera au Dersim. Après l'armistice de 1918, en passant par la Sibérie et le Japon, il finira par atteindre la Californie où il s'établit. Un de ses petits-fils y est un savant renommé.

COMMENT SE NOURRIR ?

A la recherche de vivres

Retournons au Dersim... Au fur et à mesure que le printemps de 1916 avance, notre grande famille devient de plus en plus difficile à nourrir. Bien que l'assistance de notre Kirva nous soit acquise, nous nous sentons obligés d'observer une certaine réserve dans nos exigences. Mon père décide de demander un supplément d'aide aux autres « protecteurs » de notre famille. Encore trop faible pour se déplacer lui-même, il envoie son frère chez Hussein Agha. Pour flatter l'Agha et obtenir un meilleur résultat, on me charge d'accompagner mon oncle dans cette mission.

Hussein Agha a transporté sa demeure dans un des villages arméniens vidés de leurs habitants : à Oskegh, près de Tchimichgadzak. Il y règne en maître, entouré de ses proches, de nombreux jeunes et d'un chef religieux, Seïd Ibrahim.

L'Agha nous reçoit aimablement, en présence d'Ibrahim. Il s'adresse d'abord à moi et me demande de l'informer de la santé de mon père, son ami très cher. Ensuite, se tournant vers mon oncle, il lui demande l'objet de notre visite. Mon oncle déclare qu'il est délégué par son frère afin de solliciter de l'aide, l'aide pour laquelle nous nous montrerons reconnaissants aussitôt que notre situation le permettra.

« Vous aurez vingt kilos de farine », répond Hussein.

Essayant de cacher notre déception, nous restons muets. Le Seïd nous observe, sourit d'un air affectueux, sympathique.

« Mais si votre ami a trop de bouches à nourrir, dit-il en s'adressant à Hussein, pourquoi ne me confierait-il pas son fils ? Vazken pourrait aider mes garçons à garder les moutons et ainsi, soulagerait son père d'une bouche à nourrir. »

« Nous ne sommes pas venus dans cette intention, avance mon oncle timidement, et je ne suis pas habilité pour donner mon accord. »

Pour ma part, je suis séduit par la proposition du Seïd. L'oisiveté d'Akrag me pèse depuis quelque temps. Et une bouche de moins à nourrir est sûrement une proposition appréciable pour mes parents.

« J'accepte, dis-je, si Hussein Agha est d'accord et se porte garant ! »

« Mais bien sûr, réplique Hussein. Un de mes hommes accompagnera ton oncle pour parler en mon nom à tes parents. »

Berger chez les kurdes

C'est ainsi que je suis nommé berger à Oskegh. Quel plaisir ! Depuis Keuzérak, où j'avais gardé les moutons avec le fils de Mehmed Agha, je rêvais de recommencer.

La famille de Seïd Ibrahim est chaleureuse, la Khatoun parle couramment arménien, leur grand fils est amical, souriant. Le travail n'est guère fatigant : sur les terres et les prés qu'ont abandonnés les habitants d'Oskegh, l'herbe est abondante et il n'est pas nécessaire de s'éloigner beaucoup du village pour emmener paître le troupeau.

Généralement je réunis mes moutons sur le flanc d'une colline et je m'exerce à la fronde. Le maniement de ce petit instrument me permet bientôt d'empêcher la dispersion de mes paisibles amis sans me déplacer et de me consacrer au plaisir de la lecture.

En effet, une voisine kurde m'a apporté quelques livres trouvés dans la maison arménienne abandonnée qu'elle occupe à présent. Deux textes en arménien et un manuel de langue française, édité par l'Ecole Berlitz. Je m'y plonge avec délice... Comme l'école me manque !

Je lis, mais je réfléchis aussi. Pour m'engager chez lui, le Seïd avait avancé un argument convaincant, à savoir que notre famille aurait ainsi « une bouche de moins à nourrir ». Cette phrase me trotte dans la tête. J'y reviens sans cesse, en lui donnant de l'extension. Pourquoi seulement une bouche de moins, et non pas deux ou trois ? Un soir, j'en parle à Seïd Ibrahim, en lui signalant que ses voisins me sollicitent pour que je garde aussi leurs troupeaux à eux et qu'à Akrag deux ou trois cousins de mon âge ne demanderaient pas mieux que de m'aider dans cette tâche.

Dès le lendemain, un des serviteurs de Hussein se rend à Akrag et revient avec deux apprentis bergers, mes cousins Ardachès et Achat. Leur promptة décision d'accepter un travail de berger est autant due à leur vif désir de rejoindre leur grand cousin, auquel ils sont très attachés, qu'à leur envie de quitter les campements d'Akrag où ils s'ennuient.

Nous gardons donc les moutons à plusieurs. Mais notre joie est de courte durée.

Turcs et Kurdes s'affrontent

Dès la fin de l'année 1915, de violents conflits avaient éclaté entre Kurdes et Turcs dans la région. Les premiers essayant d'occuper un nombre toujours plus grand d'habitations arméniennes abandonnées, les Turcs avaient fini par s'y opposer. C'était bien eux les seuls qui puissent revendiquer cet « héritage » ! Quelle insolente prétention que celle de ces Kurdes !

Un matin du printemps 1916, notre troupeau à peine sorti du village, nous voyons des dizaines de Kurdes dévaler les pentes des collines, la poitrine bandée de rangées de cartouches, le fusil sur l'épaule. Toute la matinée d'autres de ces

guerriers passent devant nous et s'éloignent vers le sud. Autour de midi nous entendons les premiers coups de fusils venant de la périphérie de la ville.

L'affrontement entre Turcs et Kurdes ne sera pas long. Le jour même, tous les Kurdes de la région, nos maîtres y compris, amorcent une retraite vers le nord, vers les montagnes du Dersim. Notre maîtresse passe en hâte devant nous, en nous ordonnant d'amener le troupeau jusqu'à une grande forêt, quelques kilomètres plus au nord. A pas rapides elle nous devance et disparaît bientôt de notre vue.

Les Kurdes se retirent vers les montagnes

Nous, les bergers et nos troupeaux avançons à pas de moutons et ce n'est que vers la fin de l'après-midi que nous arrivons à hauteur d'Akrag. Nous faisons halte. Avec toute la fermeté et l'énergie de mes treize ans, j'ordonne à mes cousins de rejoindre notre famille au campement des Arméniens. Leur désespoir, leurs larmes ne pourront pas me faire fléchir. C'est moi seul qui conduirai le troupeau vers le nord, tâche beaucoup trop dangereuse pour des enfants de leur âge. Tout en sanglotant amèrement, mes deux petits cousins finissent par prendre la route d'Akrag. Les regardant s'éloigner, j'ai le coeur serré.

J'arrive à la forêt tard dans la soirée, aux dernières lueurs du soleil. Je suis rassuré, car à l'orée du bois se dresse une multitude de tentes kurdes. Je retrouve mes maîtres qui, retrouvant leur troupeau au grand complet, ne tarissent pas d'éloges à mon égard. Avant de m'endormir, sous le ciel étoilé, enroulé dans deux couvertures, j'apprends que les Kurdes ont décidé de se retirer encore plus loin dans les montagnes, derrière l'épaisse forêt, vers le bourg de Séguédic. L'avance des soldats turcs est donc une réalité redoutée par tous.

Séguédic, propriété de l'Agha de Khadichar, est un village à population mixte, mi-kurde, mi-arménienne, avec une belle église qui témoigne de l'ancienneté du bourg.

Nous nous y installons. Mon métier de berger y devient difficile, pénible même, car les pâturages sont très éloignés du bourg et je me trouve chaque jour, avec mes bêtes, isolé dans un milieu hostile. Souvent je me fais bombarder de cailloux, abreuver de jurons, sans que je puisse en connaître les auteurs.

Retour à Akrag

Je décide finalement de quitter le Seïd et de retourner à Akrag. Mais par où passer?

La traversée de la grande forêt m'angoisse tout particulièrement. Par bonheur, je fais la connaissance d'une jeune fille kurde à qui je confie mes craintes. Elle ne connaît pas le chemin d'Akrag mais, par contre, elle connaît bien son village. Me prenant par la main, elle me conduit droit vers la résidence forteresse de l'Agha de Khadichar.

Tout en cheminant à côté de ma nouvelle amie, je me souviens que Seydekhan Agha, le seigneur du village, est le cousin germain de Hassan Agha et que, par conséquent, lui et moi nous sommes un peu « Kirva ». Un autre souvenir surgit : mon père n'aurait-il pas aidé à la construction de la forteresse de l'Agha ?

J'arrive donc dans un milieu auquel me lie une certaine parenté, éloignée certes, mais réelle. La Khatoun et l'Agha se montrent surpris de me voir, me reçoivent avec bienveillance, me nourrissent et me soignent pendant plusieurs jours. Ils me confient finalement à un de leurs serviteurs qui me conduit à Akrag chez les miens.

A mon arrivée, Akrag est vide de la plupart de ses habitants qui ont emmené leurs troupeaux en transhumance vers des pâturages d'altitudes encore verts. Quelques abris de fortune subsistent, mais Hassan y occupe toujours une belle et grande tente. C'est sous cette tente que j'apprends la nouvelle de la défaite de l'armée turque sur le front du Caucase. Ma surprise est grande, car depuis des mois les bulletins d'information officiels des autorités turques n'annonçaient que des succès.

A NOUVEAU SUR LES ROUTES

L'armée russe apparaît sur les cimes

Il n'est maintenant plus possible de cacher la réalité : des Kurdes venant des montagnes du département d'Erzeroum affirment avoir vu des cavaliers russes sur les sommets de la chaîne du Dersim, près de Yerzenga (Erzindjan).

D'autres, venant du Sud, racontent avoir croisé des caravanes de réfugiés turcs venant de l'Est.

Alors que ces nouvelles se confirment, les Russes prennent effectivement Yezenga en Juillet 1916, et concluent un armistice de durée indéterminée avec les autorités turques. L'espoir renaît dans le coeur de beaucoup de réfugiés arméniens du Dersim. Pour la plupart d'entre eux, il est impensable d'envisager un deuxième hiver dans les montagnes du Dersim. Il faut donc rejoindre à tout prix les territoires libérés par l'armée tsariste. Alors que certains manifestent déjà leur impatience de partir, Diab Agha me convoque.

Surpris et légèrement inquiet, je me rends chez lui. Mon ancien employeur se serait-il plaint de ma défection ? Que va-t-il m'arriver ? Je suis reçu dans le silence... Notre protecteur est assis, comme à son habitude, sur un trône fait de nombreux tapis ; il est entouré de ses fils, de mon père, de ma grand-mère et de la Khatoun. D'un ton paternel, l'Agha me demande de l'écouter attentivement :

« Vazken, je suis très satisfait de toi, j'apprécie tous les sacrifices auxquels tu as consenti pour adoucir les problèmes d'approvisionnement de ta famille. Mais aujourd'hui, je vais te demander d'accepter un plus grand sacrifice encore : je veux que tu quittes Akrag avec tous les réfugiés arméniens en direction de Yezenga, où vous serez plus en sécurité. »

Je reste muet de surprise. Souriant, l'Agha poursuit :

« Pour l'instant je souhaite garder ici sous ma protection ta grand-mère, tes parents et ton petit frère, notre Kirva. Toi et ta soeur Vartanouche, vous prendrez la route avec les autres. »

Le choc est brutal et je fixe tour à tour chacune des personnes présentes, en évitant cependant le regard de mon père. L'Agha me sourit toujours. Ma grand-mère se lève : « Je partirai avec toi Vazken, nous irons à Yezenga ensemble. »

Les réfugiés arméniens quittent Akrag

Il nous reste peu de temps pour les préparatifs. Ceux-ci sont d'ailleurs sommaires : un baluchon pour le dos avec quelques vêtements et de la nourriture pour 3 ou 4 jours. Au moment de notre départ, un des fils de l'Agha s'approche de moi et me tend un paquet de vivres supplémentaires, un cadeau de sa mère.

En me tournant vers mon père pour lui dire adieu je m'aperçois qu'il a du mal à contenir son émotion.

Moi aussi j'ai le coeur serré. L'avenir nous paraît sombre et menaçant. Nous reverrons-nous ? Ses dernières paroles sont :

« Va, et conduis toi en homme ! ».

En partant d'Akrag nous sommes une trentaine, guidés par l'un des cousins de mon père, l'oncle Stepan. Mais lorsque la nuit tombe et que nous nous arrêtons pour bivouaquer, notre groupe compte déjà plus de cinquante personnes. Malgré les incertitudes et les avertissements prudents de l'oncle Stepan, nombreux sont les réfugiés qui veulent se joindre à nous pour la traversée du Dersim vers Yezenga, vers la liberté.

Le jour suivant, je suis gai et j'aide de mon mieux l'oncle à stimuler les marcheurs. Les Kurdes que nous rencontrons sont amicaux. Ils nous encouragent et nous fournissent quelques provisions. Les montagnes du Dersim sont grandioses avec de profonds ravins, des forêts denses et sombres et des montagnes altières.

La gendarmerie d'Ovadjik

À la tombée du quatrième jour, nous bivouaquons en altitude, près de la crête qui surplombe la vallée de la rivière Mentzouri. Devant nous s'étale toute la plaine d'Ovadjik. Vers le nord, au pied des sommets qui nous séparent encore de Yezenga, on peut apercevoir des bâtiments semblables à des casernes... Une route serpente, parfaitement visible, au-dessus des casernes en direction du col qui mène à Yezenga. Longtemps nous scrutons le paysage : aucun mouvement n'est visible. Peu à peu les langues se délient et les questions se bousculent : « Et s'il y a des gendarmes dans les casernes ? Où se trouve donc la ligne de front ? Pourquoi ce calme ? Où sont passés les Kurdes qui vivent ici ? Comment pourrions-nous traverser la rivière ? »

Le froid qui se fait vif met provisoirement fin à toutes nos questions. Il faut descendre à tout prix pour se réchauffer. En hâte nous dévalons les pentes en direction de la rivière. Celle-ci se révèle malheureusement infranchissable à l'endroit où nous sommes. Des éclaireurs sont donc envoyés vers l'amont et vers l'aval à la recherche d'un gué praticable. L'endroit propice, trouvé rapi-

dement, se révèle large d'environ vingt mètres, avec de gros rochers qui fournissent des appuis en cours de traversée.

Malgré le courant rapide et quelques bains involontaires d'eau glacée, le groupe parvient à traverser sans encombre. Mais devant nous, les casernes de la gendarmerie d'Ovadjik se dressent, toujours aussi menaçantes. Que signifie ce calme ? Où sont donc les habitants ?

Cachés à l'abri des arbres et des buissons, nous continuons à observer l'entrée du bourg. Après de longs moments d'attente immobile, voilà que quelque chose bouge dans le paysage : juste devant nous passe un âne lourdement chargé suivi d'un vieil homme. Sa canne à la main, un fusil sur l'épaule gauche, il avance paisiblement en direction des casernes. A ses vêtements, on reconnaît qu'il est Kurde. Nous nous approchons pour l'interroger.

« Les Turcs ont disparu depuis avant-hier », dit-il en réponse à nos questions, « leurs casernes ont été pillées par la population. Tout le monde attend les Russes à présent ».

Ma grand-mère se met à pleurer. J'essaie de la reconforter :

« Pourquoi pleures-tu grand-mère, nous sommes sauvés ! »

« Mais qu'est-ce qu'on va faire chez les Russes ? Et ton père, ta mère, ton frère, pourquoi les avons-nous laissés derrière nous ? »

Les casernes sont dans un désordre indescriptible. Tout a été pillé, déchiqueté, mais il reste de nombreux sacs de blé et de farine crevés. Affamés, nous nous servons, puis nous nous installons dans les quartiers des officiers. Les Kurdes ne s'occupent absolument pas de nous. Inlassablement, ils vont et viennent en emportant les réserves.

Tout le monde attend donc les Russes. Deux jours durant nous nous reposons en espérant leur venue. Mais les soldats russes restent immobiles sur leurs positions, en haut des crêtes. Nous décidons donc d'aller les rejoindre afin de nous mettre sous leur protection, car nous craignons plus que tout le retour de l'armée turque. A mi-hauteur du flanc de la montagne, tout près du camp russe, une rafale de mitrailleuse arrête l'avancée de notre groupe. Juste au-dessus de nous, des soldats nous encerclent, font mine de nous viser avec leurs fusils. Ils paraissent tout amusés de nous voir faire de grands signes de croix et baissent leurs armes en riant. Nous reprenons notre ascension.

Au sommet, un officier chargé de nous interroger s'approche. L'oncle Stepan, qui a séjourné aux Etats-Unis pendant des années, lui parle en anglais. L'offi-

cier, surpris, discute longuement avec mon oncle, puis nous fait nourrir. Nous descendrons vers Yerzenga le lendemain.

Descente vers Yerzenga

Nous partons au petit matin et ma grand-mère distribue des bénédictions à qui veut bien l'écouter, sans omettre de se lamenter sur le sort qui attend peut-être ces sympathiques soldats. C'est le sixième jour de notre périple, et nous apercevons enfin l'Euphrate oriental, qui coule majestueusement devant nous dans la plaine de Yerzenga. Vers midi, nous atteignons les premiers villages arméniens, vidés de leurs habitants. Un sentiment de désolation nous saisit devant ce silence, cette inactivité inhabituelle. Heureusement, dans les vergers les arbres croulent sous les fruits.

Nous nous arrêtons pour en manger autant que nous le pouvons, puis nous continuons notre descente. Nous arrivons finalement à un canal d'irrigation, près d'un grand bourg dont les maisons sont, elles aussi, ouvertes à tous vents et désespérément vides. C'est là que nous allons passer la nuit.

Ce soir-là, je n'ai pas sommeil. Assis sur mon balluchon, j'observe les étoiles en écoutant la respiration de ma soeur qui dort à côté de moi. J'essaie de secouer cette tristesse immense qui m'envahit. Ne suis-je pas en sécurité ? Mes parents ne sont-ils pas à l'abri chez Diab Agha ? Un petit chien passe rapidement devant moi, continue sa route vers les maisons voisines. Je me lève pour le suivre. Y aurait-il encore des habitants dans ce village abandonné ? Effectivement, à une centaine de mètres plus loin je tombe sur un vieillard kurde assis sur le pas d'une porte. Ancien ouvrier agricole d'une famille arménienne, il habite maintenant la maison de ses maîtres qui ont été massacrés devant ses yeux. Durant une grande partie de la nuit, d'une voix encore emplie d'épouvante, il me décrit la déportation des habitants du village.

Le lendemain, nous sommes réveillés de bonne heure par le passage d'un groupe de soldats russes, qui partent relever les hommes que nous avons rencontré sur les crêtes. Nous nous mettons en route. Un peu avant midi nous arrivons à Yerzenga, où nous sommes accueillis et logés dans un immense caravansérail avec une foule d'autres rescapés.

Au contact de ces réfugiés venus d'autres régions de l'Arménie turque, je comprends alors quel sort nous avait été réservé et je réalise brusquement tout ce que nous devons aux Kurdes du Dersim. Malgré leur rudesse, ceux-ci nous ont non seulement épargnés, mais cachés et nourris pendant tout ce terrible hiver. Ils nous ont finalement permis d'atteindre sains et saufs les lignes russes. Où serions-nous aujourd'hui sans eux ? En écoutant les récits de mes compatriotes rescapés, je tremble d'effroi en pensant que nous avons échappé de bien peu à l'horreur.

EPILOGUE

Encore aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes, je pense à nos amis du Dersim.

C'est grâce à eux que mes parents ont pu quitter la Turquie orientale, guidés par Diab Agha jusqu'au port de Trébizonde où ils ont embarqué, pour nous rejoindre à Istanbul. C'est grâce à ces pillards amicaux que certains d'entre nous ont finalement réussi à atteindre la France, pays où il m'a été donné de vivre de longues années dans la dignité. Amis kurdes, j'ai envers vous une reconnaissance éternelle...

Dans ce récit, j'ai cherché à présenter des faits qui confirment la thèse du génocide du peuple arménien, victime de la situation politique du début du siècle et des ambitions du gouvernement turc d'alors.

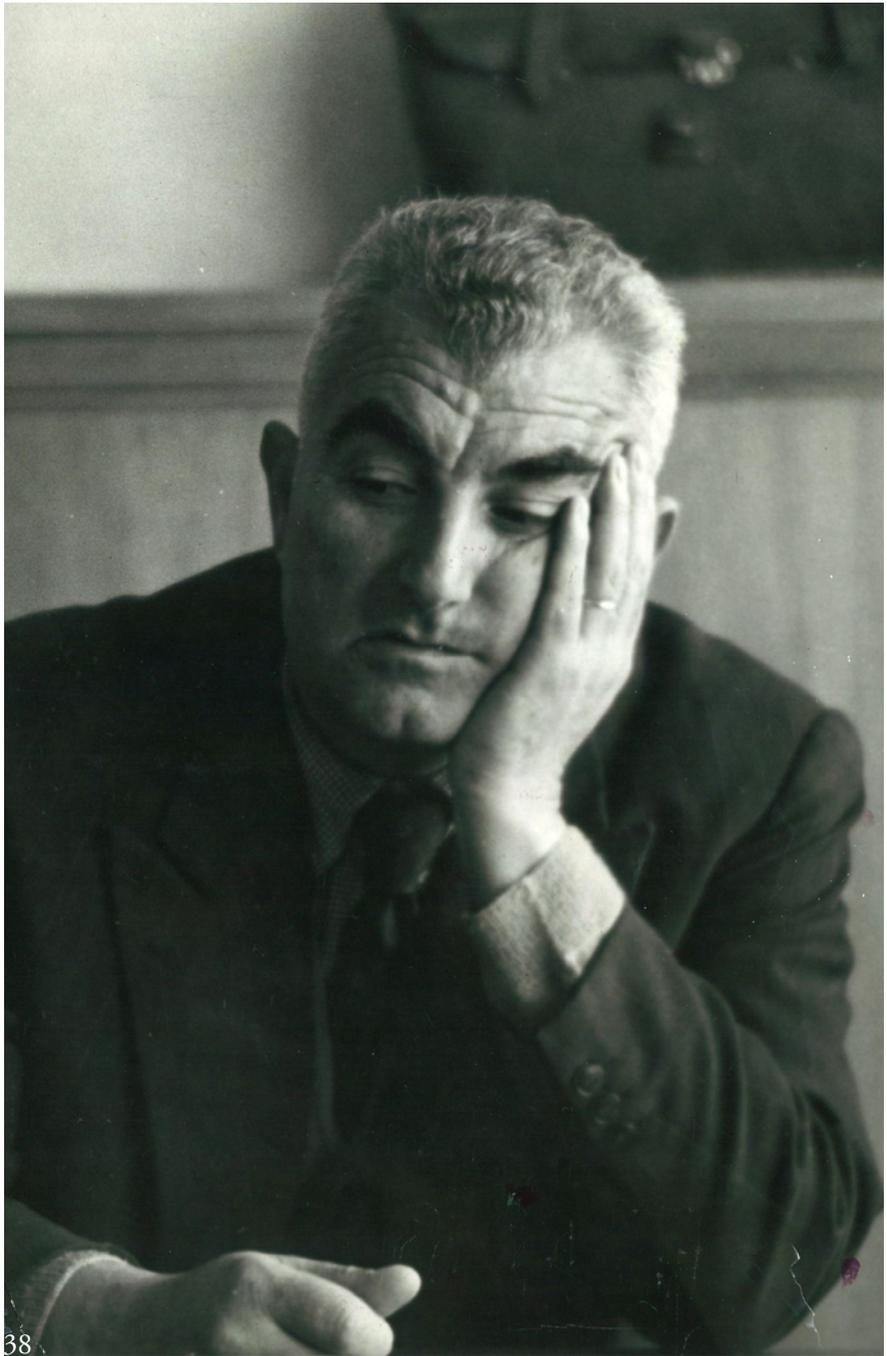
Certains contesteront la réalité historique de telles affirmations. Mais comment aurait-on pu arracher, déraciner tous les Arméniens de l'immense Empire en trois jours à peine, sans disposer des effectifs préparés à cette besogne ? Je me suis demandé tout au long de ma vie et encore au moment où j'écris ces lignes, quel historien habile pourrait convaincre l'opinion mondiale que, sans effectifs prévus d'avance et judicieusement guidés, on a pu en trois jours - du 13 au 15 juin 1915 - mener sans hésiter une telle entreprise à son terme tragique.

J'ai aussi voulu montrer comment, dans certaines régions de l'Arménie turque, les Kurdes ont apporté une aide efficace à leurs voisins Arméniens afin de les soustraire aux massacres.

Voici, pour conclure, un dernier souvenir : au mois de juin 1915, au moment où mon père avait établi des contacts avec les notables kurdes du Dersim afin de solliciter leur aide, un de ces seigneurs lui avait répondu : « Notre aide vous est acquise, Alexan, car si aujourd'hui vous, les Arméniens, êtes les victimes désignées du gouvernement turc, bientôt ce sera notre tour. Je ne me fais aucune illusion à ce sujet. »

Paroles d'actualité ! Sachant ce qui se passe en Turquie au moment où j'écris ces lignes, je suis obligé d'admirer la clairvoyance politique de ce montagnard illettré qui vivait sous sa tente au fin fond du Dersim il y a 80 ans.

Croissy, 28 Octobre 1995



Vazken Andréassian

Né à Hazari (Arménie Occidentale) le 10 avril 1903
Décédé à Croissy-sur-Seine (France) le 30 novembre 1995

Autres livres écrits par Vazken Andréassian

Հայ սկաուտին առաջնորդը

Le guide du Scout Arménien

Imprimerie Der Hagopian, Paris, 1947. 312 p.

Վահան Չերազ և իր երգն Հայաստանի

Vahan Tchérâz et son chant d'Arménie

Sevan Press, Beyrouth, 1977. 544 p.

Անդրանիկ – Պետրոս Մարզպանեան

Antranig, suivi de Bédros Marzbanian

Imprimerie Doniguan, Beyrouth, 1982. 326 p.

Հազարիապատում – հատոր Ա.

Histoire d'Hazari, tome 1

Imprimerie Doniguan, Beyrouth, 1985. 316 p.

Հազարիապատում – հատոր Բ.

Histoire d'Hazari, tome 2

Imprimerie Doniguan, Beyrouth, 1984. 299 p.

Հազարիապատում – հատոր Գ.

Histoire d'Hazari, tome 3

Imprimerie Doniguan, Beyrouth, 1994. 650 p.



Défilé sur la route du village de Yerets Akrag